

La pensée écologique

deuxième millénaire, une curieuse résonance, qui cette fois n'a plus rien d'irrationnel. Cependant, les capacités d'adaptation de l'espèce humaine, son imagination inventive, pourront nous sortir de bien des mauvais pas – s'ils n'ont pas été trop loin.

L'homme nouveau que dégage l'action militante, que dégagera l'éducation permanente repensée, retrouvera-t-il une foi nouvelle sécularisée, capable de susciter des leaders plus totalement dévoués aux intérêts de l'humanité, donc d'abord à celui *des plus démunis* ? Cette foi sera-t-elle capable de susciter des dévouements comparables à ceux de certains moines du Moyen Âge, ou de certains cadres des partis communistes, des can-bô vietnamiens et chinois ? Ces cadres seront-ils capables, malgré d'inévitables erreurs (que William Hinton nous montre bien dans le processus de la réforme agraire chinoise, dans son livre *Fan Shen*), de susciter dans les masses l'acceptation des nécessaires disciplines ?

Celles-ci pourront du reste être largement compensées par un genre de vie, un *style de vie*, un *cadre de vie*, une *qualité de vie* tellement supérieurs à nos stupides égoïsmes. Une *société plaisante, détendue, sereine*, en harmonie avec la nature, nous reste accessible ; mais seul l'avenir nous donnera, successivement, une série de réponses toujours imparfaites.

Serge Moscovici

Essai sur l'histoire humaine de la nature
1977

Né en 1925 à Brăila dans une famille juive en Roumanie, il s'exile en 1947 et s'installe en France dès 1948. Il est l'autre source de l'écologie politique de tradition française. Après des études de psychologie et de sociologie, il devient historien et philosophe des sciences auprès d'Alexandre Koyré (à Paris et à Princeton). Sa principale renommée académique internationale provient de ses recherches expérimentales

Serge Moscovici

en sciences humaines et sociales, notamment avec sa théorie socioculturelle des « représentations sociales ». Il est l'auteur de nombreux ouvrages fondamentaux en psychologie sociale. Il a été membre de l'association Ecoropa, fondée au milieu des années 1970 par Armand Petitjean, Édouard Kressmann, J. Ellul, B. Charbonneau, D. de Rougemont, J.-M. Pelt, « Teddy » Goldsmith, A. Hervé, et d'autres intellectuels européens, en vue de promouvoir une écologie régionaliste et européenne. Au début des années 1970, il est aux côtés d'Alain Hervé et Brice Lalonde aux Amis de la Terre. Il contribue aux groupes qui formeront le parti des Verts, qu'il quittera ensuite. Il s'est particulièrement intéressé au rôle transformateur des « minorités actives » au sein des sociétés. Il prend, quant à lui, à bras-le-corps la question de la nature et discerne dans la « question naturelle » la question par excellence de notre époque. Ce faisant, il renouvelle à la fois l'anthropologie sociale et la pensée naturaliste : la nature ne nous est pas extérieure, état de société et état de nature se forment au contraire réciproquement ; il n'est de révélation de la nature qu'en fonction de l'organisation mouvante des sociétés. Il n'est pas plus de valeurs humaines que de valeurs naturelles, intrinsèques.

Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion (1968), 1977, p. 5-7.

LA QUESTION NATURELLE

*Il y a de la peste en ce moment, que faire
quand la peste est là ?*

Homère

Chaque siècle est parcouru par une interrogation essentielle qui mobilise ses forces vives. Du XVIII^e siècle, on peut dire qu'il a été mû tout entier par la *question politique*. Les révolutions qui le modèlent, les doctrines qui proclament et justifient ces révolutions, sont inspirées par la quête du meilleur gouvernement, et la recherche des lois

qui s'accordent avec la dignité du citoyen et l'orgueil des nations nouvellement nées.

Le XIX^e siècle donne la primauté à la *question sociale*. La société civile déclare son autonomie face à l'État. [...] Quelles sont les racines de l'inégalité sociale, de quelle façon peut-on la combattre ? Quelle est la société la plus juste ? Voilà les demandes auxquelles on est pressé de fournir une réponse.

Si nous nous tournons vers l'époque contemporaine, nous nous apercevons qu'au premier plan de ses préoccupations figure la nécessité de situer l'humanité parmi les forces de l'univers matériel, d'augmenter sa capacité de s'adapter aux bouleversements dont cet univers est constamment le lieu, et de combler les écarts qui en résultent. À cette nécessité s'associe le mouvement qui tend à faire du progrès scientifique le critère des rapports entre les sociétés existantes et des relations à l'intérieur de chacune d'elles. Les deux tendances convergent pour soulever dans notre siècle la *question naturelle*. Son originalité, la teneur de ses intérêts s'y expriment complètement.

Sans conteste, la carrière ouverte par les changements survenus dans les sciences – touchant leur contenu, leur fonction, leur rythme – s'inscrit parmi les événements les plus révolutionnaires de l'histoire humaine. La conception du temps, de l'espace, l'armature des lois physiques, les informations sur la structure de la matière organique et inorganique, les moyens d'observer et d'expérimenter sont constamment mis à jour. Rien qui ressemble à un arrêt, à une ossification en systèmes achevés, rien qui entrave sérieusement l'avancée audacieuse sur les voies multiples qui s'ouvrent. Ce renouvellement n'affecte pas seulement la substance des sciences. La place qu'elles occupent parmi les facteurs décisifs dans l'organisation de nos relations sociales et de nos contenus mentaux n'a pas d'équivalent dans le passé. Les connaissances jadis réputées désintéressées alimentent nos productions de façon active. Les machines ne se contentent plus de l'aide de l'ingénieur : elles recourent au savoir du philologue, du logicien, du philosophe. Ceux qui contemplaient les formes tranquilles du ciel des idées et s'adonnaient aux jeux innocents de l'esprit ont saisi les leviers de commande des occupations terrestres, comme si les images incluses

dans des milliers de rêves se révélaient soudain plus adéquates au réel que les pensées les plus pondérées et les plus topiques.

Il est avéré désormais que la mainmise de la physique quantique ou de la cosmologie relativiste sur notre histoire ne le cédera en rien à la profondeur de la marque laissée par la Révolution française. La situation générale actuelle est définie avec autant de vigueur par l'invention de la cybernétique que par le passage de la Russie ou de la Chine d'une structure sociale ancienne à une structure sociale nouvelle. La place prise par les mathématiques parmi les opérations et les habitudes prévalentes sera peut-être, un jour, mise en parallèle avec la diffusion de l'écriture, sinon avec celle du langage humain lui-même.

L'ampleur des puissances matérielles auxquelles nous sommes confrontés et l'étendue des efforts déployés à cette fin traduisent bien la nouvelle dimension de notre milieu :

Les forces et les processus que l'homme parvient maintenant à maîtriser commencent à égaler en grandeur et en intensité la nature elle-même, et la totalité de notre milieu ambiant est à présent soumise à l'influence humaine¹.

En effet, consciemment, méthodiquement, nous sommes à même d'intervenir dans l'équilibre biologique de la plupart des espèces végétales ou animales, de les préserver ou de les détruire, d'aménager le climat, de modifier le cycle des transformations énergétiques. Notre action géomorphique ne connaît plus de limites.

1. *Science*, 125, 1957, p. 143.